

5. Un anticapitalisme de pacotille

Le caractère illusoire voire parfois carrément dérisoire des «possibles» envisagés par les anarchoïdes comme «alternatives» à opposer au capitalisme n'est pas sans lien avec la vision parfois fantasque qu'ils ont de ce dernier. Certes, elle n'est pas toujours erronée. Malgré leur répugnance de fond pour le marxisme, toutes versions confondues, ils ont su tout de même en extraire, tout au long de leur parcours universitaire et/ou militant, les bribes de connaissance minimale indispensable pour analyser et critiquer les aspects saillant les plus répulsifs de ce mode de production. Il n'en reste pas moins, toutefois, que nombre de leurs appréciations oscillent entre le lieu commun infra-théorique et la naïveté la plus simpliste, les deux les conduisant à sous-estimer la force de leurs adversaires supposés, le capitalisme et l'État, et, parallèlement, de manière complémentaire, à surévaluer la portée de ce qu'ils proposent et opposent pour en venir à bout.

En adressant ses «*adieux au capitalisme*» qui, passez--nous l'expression, n'en a rien à foutre même s'ils remplissent d'aise les anarchoïdes, Jérôme Baschet découvre la lune, par exemple, en précisant que celui-ci est une «*organisation sociale*» et pas seulement comme un «*système économique*»¹. Il ignore visiblement que, pour les gens qui n'ont jamais réduit la pensée marxienne à l'économisme borné où la cantonnait, staliniens en tête, un marxisme primaire, les rapports sociaux de classes capitalistes sont formés d'un entrelacs de rapports d'exploitation économique, de domination politique et d'assujettissement idéologique². Ensuite, en mettant en garde les anarchoïdes contre la «*redoutable plasticité*» d'un capitalisme capable d'intégrer toutes les contestations³, il ne fait que répéter ce qui été observé par d'autres avant lui à propos de cette aptitude à la «*récupération*», en laissant de côté ce que certains avaient mis en lumière : n'est récupéré que ce qui est récupérable. Quoi qu'il en soit, cette porte ouverte enfoncée par J. Baschet que ses groupies perçoivent comme une découverte n'a pas encore incité la plupart d'entre eux à douter du caractère «*subversif*» des «*expérimentations*» et autres «*utopies réalistes*» célébrées à longueur de page ou d'antenne dans les médias «*alternatifs*». Ils restent en effet, persuadés qu'elles vont non seulement accentuer la déstabilisation en cours du système capitaliste, mais encore «*rouvrir l'avenir vers d'autres possibles*» — pour user d'un slogan devenu une scie dans le milieu. Or, il se trouve qu'elles ne font souvent, comme on l'a vu auparavant, que participer à la régulation des contradictions auxquelles l'ordre social est confronté, qui, a défaut de les dépasser peut toujours les déplacer.

À force de focaliser l'attention sur ce qui change, y compris à l'occasion de bouleversements sociaux de grande ampleur, il arrive que l'on finisse par ne plus voir ce qui se perpétue. C'est bien ce qui, justement, est arrivé à Ludivine Bantigny qui, tout en faisant sien l'avertissement de J. Baschet, ferme les yeux sur ce qu'il est advenu de la «*contestation*» soixante-huitarde. Loin de renverser l'ordre bourgeois que celle-ci vilipendait, elle a donné le coup d'envoi dans l'hexagone à la «*révolution sociétale*» qui a permis à cet ordre vermoulu de trouver une nouvelle jeunesse aux sens propre et figuré. Une «*remise à l'heure de nos pendules rustiques*» en matière de mœurs, de mode de vie et d'épanouissement individuel devenu individualiste,

¹ *Adieux au capitalisme*, op. cit.

² Alain Bihr, *Les rapports sociaux de classes*, éditions page 2, 2015

³ *Adieux au capitalisme*, op. cit.

ironisera Régis Debray dans un petit ouvrage rédigé pour commémorer à sa façon le dixième anniversaire de ces «événements»⁴. Mais peu importe pour L. B. qui a tenu à célébrer leur cinquantenaire en leur consacrant un épais ouvrage plein d'un enthousiasme rétrospectif⁵. Comme saisie à son tour par la propension irrépressible autant qu'illimité à l'autosuggestion à laquelle cède de temps à autre le néo-petit bourgeois «radicalisé», qui avait alors atteint son paroxysme, elle discerne dans les «années 1968» l'une des sources d'inspiration les plus vivifiantes pour les «*espérances réelles*» à nourrir aujourd'hui «*pour un futur émancipé*»⁶. Émancipé de quoi et surtout par qui ? On sait que ce sont là des questions oiseuses sur lesquelles il vaut mieux ne pas trop s'attarder. Signalons quand même que le concept «émancipation» devrait s'émanciper tout d'abord des significations fantasques que lui ont accolées des émancipateurs autoproclamés, pour être autre chose que la catégorie fourre-tout à laquelle ils l'ont réduite et qui l'utilisent jusqu'à plus soif (de reconnaissance) comme faire-valoir⁷.

«La crise du capitalisme ne cesse s'aggraver». C'est là la rengaine que l'on entend «à gauche» depuis des décennies, c'est-à-dire depuis que l'accumulation du capital a commencé à revêtir des formes nouvelles. Or, si celles-ci ont effectivement mis en crise certains secteurs d'activité et de la population, elles ont aussi permis au capitalisme de repartir de bon pied, si l'on peut dire. Mais cette rengaine de «la crise» se fait entendre avec plus de force depuis quelque temps puisque celle-ci est devenue multiforme, comme on l'a vu précédemment, en se combinant avec une «*crise écologique*» et une «*crise politique*» auxquelles vient de s'ajouter la «*crise sanitaire*». Pourtant, au lieu de s'en réjouir sur le mode triomphaliste qui est le leur, les anarchoïdes, qui croient voir dans la simultanéité desdites crises et leur imbrication le signe incontestable d'un capitalisme parvenu à ses limites, feraient mieux de considérer les «*crises*» pour ce qu'elles sont : la manifestation de contradictions inhérentes à la reproduction des rapports de production qui, en l'absence d'une opposition anticapitaliste digne de ce nom, constituent autant d'opportunités pour les possédants et leurs fondés de pouvoir politiques de relancer la valorisation de la valeur tout en rénovant pour les renforcer les mécanismes de la domination.

Cela dit, il faut se garder de confondre capital et capitaliste comme le fait L. B., très représentative à cet égard des anarchoïdes qui n'ont de l'œuvre de Marx qu'une connaissance approximative. «*Si le capital est une puissance, affirme t-elle, dont la souche est le profit tiré du travail et son acharnement a le soumettre, il est situé. En cela, il est fort mais fragile, si tant est qu'on veuille bien le considérer comme tel : localisé dans le temps, quand bien même il puiserait sa solidité à vouloir le faire oublier*»⁸. Le problème dans ce genre de discours est que, par une sorte de projection anthropomorphique, le capital est fétichisé comme un être doté non seulement de «*puissance*», mais aussi de conscience et de volonté, alors que c'est un rapport de production fondé sur l'extorsion de plus value sur la base du travail

⁴ Régis Debray, *Modeste contribution aux discours et cérémonies officielles du dixième anniversaire*, Maspero, 1978.

⁵ Ludivine Bantigny, *1968, de grands soirs en petits matins*, Seuil, coll. « L'Univers historique », janvier 2018,

⁶ Ludivine Bantigny, «Entre les deux il n'y a rien? Jeter des ponts concrets entre aujourd'hui et demain», *art.cité*.

⁷ Pour avoir osé poser la nécessité de cet impératif sacrilège, un petit ouvrage a été purement et simplement black-listé dans les médias et les librairies affiliés à la mouvance anarchoïde (Jean-Pierre Garnier, *Émanciper l'émancipation*, Éditions critiques, 1978).

⁸ *Ibid.*

salarié. Le capitaliste, quant à lui, est la «personnification du capital», comme chacun le sait pour peu qu'il ait lu Marx. Il est asservi à sa fonction, autant que le prolétaire à sa condition, et donc «pris», comme celui-ci, dans un rapport social qu'il reproduit (y compris à travers leur conflit), et ne maîtrise pas. Néanmoins, vu sa position dominante dans un rapport dont il est en outre le bénéficiaire, il s'est donné suffisamment de moyens pour maintenir jusqu'ici, malgré quelques embardées aux siècles précédents, le règne de sa classe, celles des capitalistes. Or, ce sont ceux-ci qui constituent l'ennemi qu'il s'agit d'affronter, en actes et pas seulement en paroles, directement ou par «chiens de garde» (politiques, médiatiques, judiciaires, militaro-policiers...) interposés.

En d'autres temps, cet impératif relèverait de l'évidence et n'aurait pas besoin d'être rappelé. Mais L. B., à l'instar des ses pareil[le]s, reste mesurée et imprécise voire timorée sur le sujet. Passons sur l'hypothèse d'une coalition électorale victorieuse en 2022 des «*forces de gauche*» débouchant sur un changement de République, qu'elle se contente d'évoquer sans trop y croire. «*Cahiers de doléances*» qui seraient aussi des «*cahiers d'espérance*», «*États généraux*», «*assemble constituante*», «*candidature collective*» pour la présidentielle «*avec des figures connues ou non des organisations politiques et du mouvement social*»... «*Cohérente et conséquente*», selon L.B., cette voie la laisse cependant insatisfaite au regard des «*chemins stratégiques qu'il faut de toute façon trouver qui soient à la hauteur de la situation*». On la comprend car ce changement institutionnel par voie électorale ne ferait qu'emprunter des sentiers battus et rebattu dans les cours d'histoire sur la Grande Révolution. En omettant l'essentiel : celle-ci a tout de même débuté et s'est poursuivie quelque temps avec le peuple en armes dans la rue. Consciente tout de même de la nécessité d'instaurer un «*rapport de forces décisif face au pouvoir d'État*», L. B., forte de son passage par le NPA, pousse l'audace jusqu'à poser «*l'enjeu d'un contre-pouvoir [...] qui puisse déboucher sur une situation de double pouvoir*». Mais notre bourgeoisie et celle des pays alliés n'ont pas à trop s'inquiéter. Pas de sang, de sueur et de larmes en perspective. «*Ce contre-pouvoir pourrait être la fédération des forces auto-organisées localement*», s'exclame L. B., soit de la kyrielle rabâchée de luttes et d'expérimentations locales autogérées que nos anarchoïdes se plaisent à lister comme autant de «*brèches essentielles ouvertes dans le système, qui en le fragilisant donnent de quoi avancer*»⁹. C'est à elles que reviendrait de «*forger une vaste force qui poserait concrètement la question*», non pas celle, périmée, de la dépossession des possédants ou de l'expropriation des expropriateurs, mais «*d'un pouvoir commun et émancipateur*» dont ces qualificatifs déjà éculés à force d'avoir servi suffisent à confirmer l'inconsistance.

Pour en savoir un peu plus sur la cible choisie en priorité par les anarchoïdes pour leur combat et sur la manière de le mener, rien de tel que d'avoir une dernière fois recours au politologue Laurent Jeanpierre. Il fait, en effet, partie, comme on a déjà pu s'en rendre compte, de ces penseurs sans complexe qui ont réponse à tout sauf aux questions embarrassantes que l'on a n'a pas l'idée de lui poser ou aux objections que l'on n'ose lui faire de peur de l'offusquer. Il faut dire que le site qui accueille un énième entretien qu'il a bien voulu accorder lui convient très bien. Son intitulé, «*Le vent se lève*», laisse en effet déjà prévoir une série de tempêtes (de mots) dans un verre d'eau. En outre, son fondateur et animateur, un «*analyste politique*» normalien partisan d'un «*compromis keynésien écologique*» à établir

⁹ Ibid.

«entre bobos et prolos» associant, en prime, «une partie des élites en place», voit là, sans crainte aucune du ridicule, le moyen de repartir «à l'assaut du ciel»¹⁰. C'est aussi, en fait, le projet inavoué de nombre d'anarchoïdes, à charge pour eux d'y ajouter quelques ingrédients «dérangeants» de leur crû pour le faire paraître séditionnaire.

C'est précisément ce à quoi s'emploie L. Jeanpierre dans l'entretien en faisant montre d'une intrépidité stupéfiante puisqu'il se propose de «réactiver la perspective communiste, entendue non pas en son sens [...] hérité du siècle dernier — auquel L. Jeanpierre aurait pu adjoindre la fin du siècle précédent —, mais en un sens plus large comme mode de structuration d'une société alternative à la formation historique capitaliste»¹¹. Pourtant, ce «sens plus large» ne semble pas de nature à extraire nos sociétés de l'ornière capitaliste où elles se trouvent enlisées depuis des lustres. En effet, les «deux lignes» adoptées par L. Jeanpierre, qui «se rejoignent» dans «l'horizon de pensée d'une réactivation du communisme», ne s'écartent pas, innovations jargonantes mises à part, du tout-venant du réformisme le plus plat. La «ligne historico-pratique, d'un côté, qui partirait d'un «constat d'un réinvestissement du local, d'un déplacement, fût-il provisoire, du centre de gravité de la conflictualité historique de la production (économique) vers la reproduction (sociale)», n'est autre que celle qui a conduit les anarchoïdes à délaisser le «social», soit la lutte contre l'exploitation, pour le déjà bon vieux «sociétal» où la bobocratie s'investit avec délices. Écoutons jubiler à ce propos L. B., en pleine autocélébration: «Nos forces sont si belles puisées aux luttes d'entreprises — luttes menées par d'autres —, engagements féministes, combats pour l'émancipation des sexualités, mouvements antiracistes, soulèvements écologistes...»¹². Quant à l'autre ligne, «théorico-politique», celle-là, qui s'inscrirait dans la «reconstitution du projet communiste», elle se situe, comme on a pu le voir dans les chapitres précédents, dans la lignée d'un capitalisme rénové, amendé, «recivilisé». Et à ceux qui trouveraient un goût de trop peu à ce communisme aseptisé, L. Jeanpierre a déjà répondu par avance: «le mot [communisme] est en réalité secondaire ici car on peut lui substituer d'autres termes, comme celui de "socialisme" en son sens originare, et bien entendu inventer aussi de nouveaux termes pour décrire cette même ligne de fuite». De fuite en avant, en réalité, même plus réformiste, mais réformatrice. Avec la novlangue correspondante qu'il convient au plus vite de forger en réponse à la «fossilisation idéologique du langage politique».

À lire L. Jeanpierre, les militants qui voulaient refaire le monde par le passé avaient trop concentré leur l'attention sur «l'acte révolutionnaire, le moment révolutionnaire, la rupture révolutionnaire, mais le passage de la société présente à la société future désirable est demeuré sous-exploré». Passons vite sur cette façon arrogante d'en prendre une fois de plus à son aise, comme cela est devenu la norme parmi les anarchoïdes, sur l'abondante production littéraire publiée avant leur apparition et consacrée, en l'occurrence, à la transition. Il est vrai qu'il s'agissait de la transition au socialisme voire au communisme, et non vers on ne sait quel «post-capitalisme». Mais on comprend que pour eux «la transformation historique ne doit pas totalement peser sur l'attente de ces "moments" proprement extra-ordinaires,

¹⁰ Lenny Benbara, « À l'assaut du ciel » 30 Avril 2020, [À l'assaut du ciel](#)

¹¹ Laurent Jeanpierre, « [Le mouvement des Gilets Jaunes a permis d'être un peu ...](#)

¹² Ludivine Bantigny, *op.cit.*

qui, seuls, permettraient de sortir d'une situation de subordination». Moments périlleux, à coup sûr, aux yeux de ces fauteurs de troubles en pantoufles, plus que réticents à y participer directement à leurs risques et périls, professionnels et même physiques. «*Je ne suis pas certain que l'urgence soit un pari historique et politique sur lequel il faille tout miser*», opine prudemment L. Jeanpierre pour qui «*on ne peut pas confier complètement au présent la question de l'espérance*.» Bref, le renversement de l'ordre établi peut attendre. Dans l'immédiat, qui risque de se prolonger assez longtemps voire indéfiniment puisque, pour rendre cette «*espérance*» moins évanescence, «*il faut travailler à "rationaliser" l'exercice projectif, et non y renoncer au nom de l'urgence*», on se replongera dans le laborieux travail de sélection de thématiques, de formulation de problématiques, de fabrication de concepts, d'élaboration d'analyses. Il faut dire que la tâche à accomplir n'est pas des moindres car, toujours selon L. Jeanpierre, il serait plus que temps de «*reprendre la philosophie de l'histoire marxiste et révolutionnaire et réfléchir à la manière dont nous pouvons, ou pas, hériter de cette dernière*». Autrement dit, un néo-révisionnisme de plus.

On a survolé précédemment ce que cet aggiornamento a déjà donné dans l'hexagone. Sur le plan géopolitique sur lequel on reviendra en quelques mots pour finir, car tout le reste dépend, on peut d'ores et déjà juger que le bilan est parfaitement négatif. Faute d'une gauche organisée enracinée dans les classes populaires, conséquente dans sa lutte contre les guerres menées par un système impérialiste en cours de décomposition, les anarchoïdes, livrés à eux mêmes, restent vulnérables aux mensonges quotidiennement distillés sur les «*régimes*» non alignés sur celui-ci. Et apathiques face à la répression plus féroce que jamais qui s'abat sur ceux qui poursuivent activement la lutte contre lui. À une autre époque, le sort réservé par ses suppôts français ou anglais à un Georges Ibrahim Abdallah et à un Julian Assange qui pourrissent dans leurs geôles jusqu'à ce que mort s'ensuive, aurait suscité l'indignation et les mobilisations massives des forces progressistes. Mais, au lieu de les sortir de leur torpeur, les anarchoïdes préfèrent aujourd'hui poursuivre sans fin leur jactance «*entre amis*» sur le monde «*post-capitaliste*» de demain.

«*Quels sont les ponts à jeter entre nos exigences de l'urgence et le monde que nous voulons ?*» s'interroge L. Bantigny, déjà grisée par les «*élaborations fécondes, puissantes, fortes de leur savoir et de leurs savoir-faire, sur ce que pourrait être "le monde d'après"*»¹³. À en juger par les constructions théoriques brinquebalantes des bricoleurs anarchoïdes et les questions tabous qu'ils s'entêtent à éluder, il ne conduiront tout au plus qu'à une variante un peu améliorée du monde d'avant, de maintenant... et de toujours. Encore que le pire ne soit pas à écarter, rétorqueront les pessimistes, étant donné la disproportion des forces à laquelle les matamores de l'émancipation ne sauraient remédier.

¹³ Ludivine Bantigny, *op.cit.*